

# CATHY BORIE DANS LA CHAIR DES ANGES



ROMAN

carnetsnord



Cathy Borie

Dans la chair des anges

© Cathy Borie, 2019

ISBN numérique : 979-10-262-1119-8

# Librinova”

Courriel : [contact@librinova.com](mailto:contact@librinova.com)

Internet : [www.librinova.com](http://www.librinova.com)

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

***À Bastien***

Dans la chair des anges  
la blessure posée  
dès les origines  
avec le sang qui perle  
avec le sang qui parle  
celui qui coule  
à tort et à travers  
qui se trompe de nom  
qui se trompe de sexe  
le visage dans le miroir  
qui se trompe de reflet  
mais est-ce le miroir  
qui est défaillant  
ou bien le visage  
dans la chair des anges  
le couteau taille  
cherche la vérité  
défait pour mieux refaire  
quoi qu'il en soit  
les ailes de l'ange  
ne suffisent pas à le porter  
et il tombe  
il finit toujours par tomber.

## ***Chapitre 0***

### ***L'inconnu***

Dans la mort, le corps avait gardé une part d'enfance. Le jeune homme se tenait adossé contre l'arbre, le visage tourné vers le feuillage et le ciel, et ses yeux grands ouverts fixaient les espaces au-delà, dans un calme serein mais plein d'attente, comme on prie.

C'est un chien qui l'avait découvert, un gros malinois vif et joyeux qui courait après un bâton lancé par sa maîtresse, une petite fille à peine plus haute que lui, pendant la promenade rituelle du dimanche matin en compagnie de ses parents, au bord de la forêt. Le chien avait marqué un arrêt devant le corps immobile : si, de loin, on pouvait croire que le jeune homme se reposait, comme le pensa tout d'abord le couple en entrant dans la clairière, l'animal, lui, perçut immédiatement les ondes de la mort. Il s'assit sur son arrière-train et ne bougea plus, sentinelle naïve mais résolue.

Plus tard, seul le père de la gamine resterait en faction, en attendant les secours (inutiles) et la police qui avaient été prévenus, mais tous les trois auraient eu le temps de s'attarder sur la physionomie du jeune homme, et de remarquer son regard où la vie laissait encore des traces, son visage d'ange malmené, ses mains paumes aplaties sur l'humus. Les parents avaient empêché l'enfant de s'approcher, et le père s'était penché pour mettre deux doigts sur la carotide, comme on voit faire dans les films, et tout de suite après il avait sorti son téléphone, puis éloigné sa famille.

Maintenant, il était debout devant le jeune mort, le chien à ses pieds, qui gémissait de temps à autre. L'homme regardait le corps figé, essayant d'imaginer ce qui avait pu le mener là, de comprendre ce qui l'avait tué. Il n'y avait pas de sang. Pas de traces de coups. Pas de vêtements salis ni déchirés. On ne l'avait pas non plus trainé, il semblait s'être assis là, tout simplement, en attendant que la vie s'échappe de lui. Même son visage paraissait paisible. Et ses yeux... Ses yeux toujours ouverts, que le père de famille n'osait pas fermer, non par peur de toucher ce corps inerte et sûrement froid, mais parce qu'il avait l'impression que rabattre ces paupières serait comme le faire mourir une seconde fois. Dans ces yeux se lisait encore un souvenir d'espoir, une trace étincelante, toute entière contenue dans les paillettes dorées posées juste au bord d'un des iris couleur de châtaigne.

## ***Chapitre 1***

### ***Clémentine***

Le miroir, la plupart du temps, est un ennemi pour Clémentine. Non pas qu'elle déteste ce qu'elle voit : elle diffère en cela totalement des autres adolescentes qui se plaignent en permanence d'un bourrelet sur la cuisse, d'un bouton sur la joue, d'un nez trop proéminent ou d'une bouche pas assez pulpeuse. Clémentine passe devant le miroir, aperçoit fugacement son image, fait un pas en arrière, s'arrête et regarde la silhouette qui lui fait face. Elle ne se reconnaît pas. Si les gestes effectués par la jeune fille face à elle ne se calquaient pas très exactement sur les siens, elle ne s'identifierait même pas à son reflet.

Les contours qui bougent dans la glace ne correspondent absolument pas à l'âme qu'elle porte, pas plus qu'à la perception que Clémentine a de son propre corps. La conscience de cet étrange dédoublement l'effraie parfois, mais le plus souvent cet écart ne fait que la contrarier ou la déranger. En outre, Clémentine est intimement persuadée que cette inadéquation entre son enveloppe physique et son personnage mental explique son incapacité à créer des relations amicales avec ses camarades de classe, ainsi que l'isolement qu'elle connaît même au sein de sa famille.

Vivre seule avec sa mère ne facilite pas les choses, mais Clémentine sait que des tas d'autres jeunes filles dans sa situation ne connaissent pas la même solitude qu'elle : elles ont des amis, elles sortent, elles vont au cinéma, elles couchent avec des garçons, elles se font remarquer en classe, elles assistent à des concerts, elles suivent des cours de danse, elles achètent du maquillage, elles virevoltent au soleil sur les places ensoleillées en faisant tourner leurs jupes sur leurs cuisses bronzées, elles boivent des Mojitos aux terrasses des cafés...

Elle, Clémentine, ne fait rien de tout cela. Très occasionnellement, il lui arrive de marcher dans la ville et de fouiller parmi les étals des bouquinistes à la recherche de vieux volumes écrits par ses écrivains préférés, ou encore par des auteurs inconnus qui la feront pénétrer dans des mondes merveilleux, inattendus, ou sordides. Le reste du temps, elle fréquente le lycée Pierre Lescot, dans le 1<sup>er</sup> arrondissement de Paris, où elle se rend à pied car il est seulement à quelques rues de chez elle, et surtout elle passe de longues heures dans sa chambre, à lire, et à écouter de la musique sur sa mini chaîne. En l'absence de sa mère, elle allume la télévision et regarde des émissions documentaires, essentiellement celles qui traitent de voyages, de découverte de terres lointaines et de peuples

reculés, de villes tentaculaires où grouillent des milliers d'individus aux traits exotiques, de tribus oubliées dans des jungles touffues.

La mère de Clémentine travaille comme secrétaire médicale depuis plusieurs années : elle a été licenciée quand le cabinet du vieux médecin qui l'employait a fermé, puis elle a eu la chance de retrouver un emploi identique chez un confrère à qui il l'avait recommandée ; et elle a pu bénéficier en outre d'une ancienne loge de concierge réhabilitée que le praticien possédait dans le quartier très prisé de la Madeleine, et il la lui a louée aussitôt à un prix avantageux. Au début, Clémentine avait détesté ce quartier huppé, où les boutiques de luxe côtoient les hôtels particuliers. Et puis elle avait fini par en apprécier le côté anonyme, glacé, qui lui permettait de rester inconnue et solitaire. Grâce au travail de sa mère, elles bénéficient toutes les deux d'un modeste appartement au rez-de-chaussée d'un bel immeuble haussmannien, dont les fenêtres en ogive ouvrent sur une minuscule cour pavée. Il s'agit d'un deux-pièces, et l'unique chambre a été dévolue à Clémentine, tandis que sa mère déplie chaque soir le canapé du salon. Il n'empêche que Clémentine supporte mal la reconnaissance excessive que sa mère voue à son employeur, à qui elle consacre bien trop d'heures.

— Tu te trompes, Clémentine, j'essaie juste de lui rendre ce qu'il me donne !

— Tu parles ! Il te bouffe ta vie, tout ça en échange de quelques mètres carrés dans une cour sombre !

— Et d'un salaire, quand même...

— Un salaire minable.

Autant que faire se peut, Clémentine se préserve de tout contact avec « le docteur », comme dit sa mère, bien qu'il ait son cabinet dans le même immeuble et qu'il sonne régulièrement à leur porte, pour une raison ou une autre. Clémentine ne répond jamais, même lorsque sa mère est absente. Surtout lorsque sa mère est absente. Elle reste, impassible, sur le canapé du salon, un vieux meuble en velours chocolat, suffisamment en retrait pour qu'on ne l'aperçoive pas à travers la vitre, ou bien elle se réfugie dans sa chambre, assise à son bureau et faisant mine de feuilleter ses livres de classe.

D'ailleurs, elle n'a aucune connaissance dans l'immeuble, et saurait à peine reconnaître le fameux docteur si elle le croisait dans la rue ou dans le métro. Il ne l'intéresse pas ; et personne, de toute façon, ne s'intéresse à elle.

— On dirait que tu ne fais pas partie de ce monde, lui a dit un jour une fille de sa classe, avec qui elle travaillait à un exposé à la demande du professeur de français. Elles avaient passé ensemble une après-midi entière à la bibliothèque.

Olga, la fille en question, était au demeurant plutôt gentille, une adolescente



assez banale, et comme elles s'étaient retrouvées seules après la formation des binômes pour la rédaction des exposés, le professeur les avait tout simplement appariées d'office, - « Clémentine et Olga, vous travaillerez toutes les deux ! »- et leur avait imposé le dernier sujet que contenait sa liste : un commentaire composé sur l' Antigone d'Anouilh. Voilà comment Clémentine s'était vu imposer la compagnie d'Olga, dans une salle silencieuse et crépusculaire du CDI, où elle suçait son stylo tout en tournant les pages d'un livre de poche.

— Tu habites loin ? avait d'abord demandé Olga.

Pour Clémentine, il était hors de question que quelqu'un franchît le seuil de chez elle : alors elle avait éludé plus ou moins la question, et menti de surcroît pour faire bonne mesure.

— Assez loin oui, mais de toute manière on ne peut pas y aller, ma mère est gravement malade, elle ne supporte aucun bruit.

Elles avaient donc travaillé dans le calme feutré de la bibliothèque, un endroit très rassurant que Clémentine goûtait particulièrement. Olga, appliquée, prenait des notes, construisait un plan, rédigeait une introduction, pendant que Clémentine lisait à voix haute des tirades entières dites par l'héroïne, emportée par les émotions qui la chahutaient, oubliant les barrières de son univers pour entrer dans la peau de la jeune rebelle antique. À plusieurs reprises, Olga avait essayé de la ramener à leur pensum, lui posant des questions précises : « Comment peut-on décrire la personnalité d'Antigone ? Quel est le champ lexical de la dernière scène ? Quelle conclusion tu verrais ? » Mais Clémentine se dérobaît, faisant mine de chercher des réponses, et se remettait à déclamer les mots d'Antigone, toujours plus habitée par le personnage, oublieuse de l'exercice qu'elles avaient à faire.

Olga finit par se fâcher et referma brutalement son livre, ce qui fit tressaillir Clémentine. Depuis toujours, la violence lui déplaisait souverainement. Elle ne la craignait pas spécialement, mais les gestes brutaux la mettaient immédiatement en alerte, et elle sentait confusément qu'une réponse encore plus agressive sommeillait en elle, prête à exploser si nécessaire. Réveiller ce démon-là la mènerait à coup sûr vers des continents inconnus et dangereux, et elle prenait soin d'éviter ce risque. Cette fois-là, elle interrompit donc son monologue et s'immobilisa, observant Olga, sa bouille ronde et sa peau blanche, ses deux nattes blondes enroulées autour de la tête qui lui conférait un air d'Heidi citadine, un peu désuet, presque ridicule. Le silence dura une bonne minute. Olga rendit les armes la première.

— Bon, ça y est, tu es décidée à travailler maintenant ?

— Oui. Je travaillais, remarque.

— Tu te croyais plutôt sur la scène d'un théâtre, non ?

Clémentine parut réfléchir à la question, ce qui désarma Olga. Au fond d'elle-même, Clémentine reconnaissait qu'en effet, ces quelques scènes l'avaient transportée dans un autre monde, elle était devenue pour quelques instants Antigone, et en avait éprouvé du plaisir. Mais elle ne pouvait absolument pas confier cela à Olga. Elle avait déjà beaucoup de mal à se l'avouer à elle-même.

— C'était pour aider à la compréhension du personnage. Maintenant, on peut répondre à la première question.

C'était à ce moment précis qu'Olga, désemparée et un rien admirative, avait prononcé ces mots : « On dirait que tu ne fais pas partie de ce monde. »

Clémentine n'avait pas essayé de comprendre ce qu'elle voulait dire exactement, mais comme cette remarque n'était pas très éloignée de son impression personnelle, elle avait jugé inutile d'y répondre.

Aujourd'hui, elle ne voit plus Olga. Elle ne va plus au lycée. Elle a réussi à convaincre sa mère de la laisser prendre des cours par correspondance et de passer le bac en candidate libre. Ses arguments ont été longuement peaufinés, puis débattus, mais ce qui a indéniablement emporté la victoire a été l'inquiétude de sa mère pour sa santé : la maigreur de Clémentine, son manque d'appétit croissant, ses nausées le matin avant d'aller en cours, ont fini par avoir raison de ses réticences. Il a fallu ensuite remplir des tas de papiers pour l'Académie, s'inscrire au CNED, faire les démarches administratives diverses et compliquées, mais Clémentine s'est chargée de tout (excepté les signatures puisqu'elle est mineure) tant elle était motivée pour pouvoir enfin rompre avec cette obligation de se rendre chaque jour dans cet établissement qu'elle détestait, avec ces adolescents qu'elle ignorait et qui lui inspiraient une absolue indifférence.

Depuis septembre, elle étudie donc en solitaire, reçoit ses cours par la poste, envoie ses devoirs, et obtient des notes tout à fait honorables qui rassurent sa mère. Elle sort très peu, marche quelquefois vers le jardin des Tuileries où, quand il fait beau, elle s'allonge dans l'herbe avec un livre. Et elle a repris un ou deux kilos.

Le mois d'avril, cette année, est plutôt doux, et Clémentine ne supporte plus la pénombre de sa chambre qui, située au rez-de-chaussée, manque cruellement de lumière. Le bac approche, les copies s'empilent sur son bureau, les manuels, des stylos, les crayons de couleur, les fiches bristol, tout s'étale pêle-mêle, et Clémentine se sent soudain submergée par une déferlante de lassitude.

Son reflet dans la vitre vacille sous un brusque coup de vent et, pendant une